

## Le Pape à Athènes : limites floues entre politique et religion

L'analyse du voyage papal à Athènes soulève un problème méthodologique majeur qui concerne la nature même de l'événement : par la presse et la population grecques, il a été perçu comme un événement "historique" et "exceptionnel" (comme on l'a trop souvent dit, "aucun chef de l'Église catholique ne s'était rendu en Grèce depuis le schisme de 1054") ; mais il suffit de comparer les données de cette visite avec d'autres que Jean-Paul II a réalisées pour prendre conscience de leur caractère répétitif et de leur similitudes. Selon la perspective que l'on choisit d'adopter, on peut donc faire soit une sorte d'inventaire de thèmes récurrents que les multiples voyages du pape font surgir, soit une présentation des discours que ce voyage en Grèce a engendrés. J'ai opté pour la deuxième solution, qui m'amène à privilégier le national aux dépens de l'international, et à restreindre la portée de l'événement à une "affaire intérieure grecque".

Lors de sa visite au Vatican le 20 janvier 2001, le Président de la République grecque Costis Stephanopoulos a invité le pape à Athènes. Le pape avait déjà formulé cette demande en 1999, mais elle avait été refusée par le Saint Synode grec. Le 7 mars 2001, c'est-à-dire un mois et demi après l'invitation lancée par un homme politique, le Saint Synode approuvait la visite du Pape dans son texte officiel. Celui-ci (p.12)<sup>2</sup> rapportait que l'Église orthodoxe de Grèce "ne souhaitait pas s'opposer à la satisfaction de la volonté" du pape de faire son pèlerinage dans le lieu où saint Paul avait prêché le Christ aux Athéniens (*den epithymei na diatyposei arnisi stin ikanopoiisi tis ano epithymias*). Le fait d'employer une expression négative pour exprimer son consentement ("nous ne souhaitons pas nous opposer..") montre bien les réserves de la Hiérarchie ecclésiastique. Par la suite, le texte souligne l'esprit "traditionnellement hospitalier et noble" du peuple grec et le fait que l'Église orthodoxe n'a jamais reculé devant les défis. Exprimée ainsi, la permission pour la visite confirmait, d'une part, la générosité et la bravoure des futurs hôtes, et, d'autre part, la dangerosité potentielle du visiteur.

La question du territoire et de l'identité grecque ont été, durant toute cette période, au centre des débats : fallait-il ou non offrir une poignée de terre grecque au souverain pontife, quels droits ont les catholiques grecs dans les représentations de la "grecité", qui est le gardien des idéaux nationaux, l'État grec ou l'Église orthodoxe ? Je me propose d'examiner, dans un premier temps, l'affrontement symbolique qui a eu lieu entre catholiques et orthodoxes : comme nous le verrons, les premiers ont essayé d'inscrire la visite papale dans un temps sacré -contexte que les seconds n'ont pas cessé de contester, en mettant chaque fois l'accent sur le caractère politique de l'événement. J'examinerai ensuite l'impact que la rencontre a eu, d'un côté, pour la minorité catholique en Grèce et, de l'autre côté, pour le monde orthodoxe.

### **Entre le sacré et le profane**

Selon la presse grecque, le Saint Synode a donné son autorisation "avec la moitié de son coeur" (*me misi kardia*) et a prononcé "la moitié d'un oui" (*miso "nai" ston Papa*). Ces expressions (p.20) contrastent avec l'image que le pape avait utilisé depuis 1985 pour parler de la nécessité du dialogue entre l'Europe orientale et l'Europe occidentale : selon lui, ce contact pourrait permettre à l'Église de respirer de nouveau "avec ses deux poumons"<sup>3</sup>. De l'imagerie de "deux poumons" à celle de "la moitié d'un coeur", nous sommes bien dans le même domaine métaphorique, celui du corps et de ses points vitaux. Mais ces formules rhétoriques ont été employées dans des buts différents : dans le premier cas, pour exprimer les intentions d'ouverture de l'Église catholique vers les pays de l'Est ; dans le second, pour illustrer la division de l'Église grecque entre ceux qui étaient pour ou contre la visite papale. Une Église grecque qui oscille donc entre le repli sur soi et le dialogue, et qui contraste avec la politique de rencontre que Jean-Paul II a inaugurée<sup>4</sup>.

L'hésitation de l'Église grecque était sensible durant tout le temps de la

préparation et de la visite elle-même. Le livre commémoratif que la Hiérarchie des catholiques grecs a publié, ne présente que trois des conditions que l'Église orthodoxe a imposées comme préalables : l'archevêque ne prierait ni ne discuterait de sujets théologiques avec le pape ; et aucun représentant de l'Église orthodoxe n'assisterait à son arrivée (p.11). Sur ce sujet, pourtant, la presse grecque a été beaucoup plus précise. Dans un article intitulé "Les dix grands «non» de l'archevêque"<sup>5</sup>, écrit une fois la visite terminée, il est également dit que les deux chefs religieux n'ont pas assisté à un repas commun, parce que cela les aurait obligé à prier ensemble ; lors de leurs rencontres, ni l'un ni l'autre n'ont porté de vêtements sacerdotaux (*amfia*). A côté de ces restrictions concernant directement les chefs spirituels de deux Églises, il y en avait d'autres qui étaient plus générales : par exemple, on a refusé qu'une pièce de musique ecclésiastique de Haendel, *l'Alléluia*, soit jouée lors de la cérémonie sur la colline de l'Aréopage, où saint Paul avait prêché ; selon la Hiérarchie orthodoxe, on a voulu ainsi éviter de rendre la cérémonie trop semblable à une messe catholique.

Il est clair que cette série de restrictions visait à diminuer la dimension religieuse de la visite : en fait, le pape a été invité par le pouvoir politique et reçu en tant que chef d'État, et non de l'Église catholique<sup>6</sup>. Ainsi, le matin du 4 mai à l'aéroport, Jean-Paul II n'était accueilli que par la Hiérarchie de l'Église catholique grecque et par le ministre des Affaires Étrangères. Le Président de la République l'attendait au Palais Présidentiel, où une deuxième cérémonie s'est déroulée : une fanfare militaire a joué l'hymne du Vatican et l'hymne national grec, alors que des evzones présentaient les armes (p.25-29).

L'effort de "désacralisation" de l'arrivée du souverain pontife de la part de l'Église orthodoxe s'opposait évidemment à la position de la hiérarchie ecclésiastique des catholiques grecs. Celle-ci a choisi le jour symbolique du dimanche de Pâques (c'est-à-dire le 14 avril 2001) pour officialiser les dates du voyage papal, par l'intermédiaire d'une lettre envoyée aux paroisses catholiques de Grèce. Tout au long de la visite, le pape et la hiérarchie catholique grecque se sont

continuellement référés au Christ ressuscité et à l'esprit d'amour et de joie que la période pascale véhicule. Il a même été souligné que cette année-là, tous les Chrétiens avaient fêté la Pâques au même moment (p.56) -coïncidence significative, dans la mesure où elle rappelle les efforts du Vatican pour faciliter le dialogue oecuménique<sup>7</sup>.

Les références pascales n'ont pas été le seul moyen permettant d'inscrire la visite papale dans un temps sacré. Dans le livre commémoratif de l'événement, il est dit que le pape est arrivé à Athènes en mai, mois que l'Église catholique a dédié à la Vierge Marie<sup>8</sup> ; et il est aussi rappelé que le pape a toujours eu une dévotion particulière pour la Mère du Christ (p.25). Ces repères (le mois de la Vierge, les références continues au Christ ressuscité) permettent de mettre en rapport le temps de la visite *et* l'Histoire Sainte. D'autant plus que la cathédrale catholique d'Athènes est dédiée à saint Denis, qui s'est converti après avoir assisté au sermon de saint Paul sur la résurrection du Christ (p.74).

Dans la lettre que la hiérarchie ecclésiastique des catholiques grecs a fait paraître le jour de Pâques, un parallèle est établi entre le saint père et saint Paul : si ce dernier est "l'apôtre des Nations", Jean-Paul II, par ses voyages à travers le monde, est devenu l'apôtre des Nations de notre époque<sup>9</sup>. Le texte établit par la suite une deuxième comparaison, moins flatteuse, qui concerne la population d'Athènes. Il est dit que les Athéniens d'aujourd'hui qui sont "nobles et paisibles" n'auront sûrement pas le même comportement que ceux qui ont rejeté la parole de saint Paul, il y a presque deux mille ans (p.16). Ce parallèle entre païens de l'Antiquité et orthodoxes actuels est, pourtant, subtil, puisqu'il est construit dans la négation : le texte laisse entendre que, précisément, ce rapprochement n'est pas possible et que, par conséquent, les orthodoxes actuels ne doivent pas se comporter comme leurs ancêtres païens.

En rapprochant, d'un côté, le pape du saint Paul et, de l'autre, les Athéniens contemporains de leurs ancêtres païens, on parvient à donner une nouvelle signification aux réactions anti-papales en Grèce : l'Histoire Sainte s'est répétée,

en quelque sorte, et l'apôtre contemporain des Nations, c'est-à-dire le pape<sup>10</sup>, est venu pour affronter une population hostile, non pas des païens cette fois, mais des orthodoxes. En revanche, dans le discours qu'il a prononcé l'après-midi du 4 mai, l'archevêque d'Athènes a souligné que saint Paul est le fondateur de l'Église grecque (p.42). Chaque partie a donc construit sa propre relation avec le personnage de saint Paul : pour l'Église grecque, il s'agit d'un lien de filiation et d'héritage, tandis que pour les catholiques, cette relation passe par l'intermédiaire de Jean-Paul II, dont les voyages pour consolider la foi ont fait de lui le nouvel Apôtre des Nations. En fait, chaque Église a essayé non seulement de s'approprier le prestige de saint Paul<sup>11</sup>, mais aussi de souligner le courage de sa hiérarchie : pour les catholiques, c'était le pape qui prenait le risque de réaliser une visite dans des conditions difficiles -risque comparable à celui que saint Paul avait pris presque deux millénaires auparavant ; pour les orthodoxes, c'était l'archevêque qui s'est montré brave en recevant le chef du Vatican.

La manipulation des repères chronologiques n'a pas uniquement servi à renforcer le caractère sacré de la visite papale. Selon le livre commémoratif, la cérémonie qui s'est déroulée sur un rocher en face de l'Acropole, là où saint Paul avait prêché, était simple et imposante, presque "dorique" (p.79). Ce mot, évoquant la Grèce antique, a été choisi pour, en quelque sorte, transporter les hiérarques des deux Églises directement à l'époque de saint Paul. Dans le même esprit, l'aménagement d'un terrain couvert de basket-ball est assimilé à une "basilique gothique" : le Comité organisateur devait enlever de cet espace les équipements sportifs et les panneaux publicitaires afin de le préparer pour la messe que le pape et à peu près cent dignitaires ecclésiastiques allaient donner le matin du 5 mai (p.87).

Dans les deux cas, le choix des mots était important, parce qu'il nourrissait l'imaginaire et compensait les difficultés du présent. Ainsi, en utilisant le mot "gothique", on parvenait à transformer un terrain sportif en espace ecclésiastique<sup>12</sup>, dont la hauteur n'était plus un défaut mais une qualité renvoyant à un modèle

architectural consacré par le passé. De même, on a insisté sur le sens sacré que ce rocher avait en tant que symbole pour le Christianisme et pour la nation grecque (p.115), afin de compenser le fait que les deux hiérarques ne se sont rencontrés dans une église à aucun moment ; de cette manière, le rocher devenait une sorte d'église en plein air, reflétant l'archaïsme et le primitivisme des débuts du Christianisme.

Ces expressions étaient employées dans le but d'exalter les conditions, parfois difficiles, de la visite papale. Néanmoins, il ne faut pas croire que c'était la première fois que le pape rencontrait ses fidèles dans un stade. Selon Jean-Paul Willaime<sup>13</sup>, le charisme de Jean-Paul II et son attrait pour les media en font une hiérophanie qui se manifeste dans les lieux profanes, comme "les stades, lieux d'autres grandes liturgies". Tandis que le livre commémoratif donne l'impression que la cérémonie dans le stade était due aux circonstances particulières de la visite, la comparaison avec d'autres voyages du pape montre qu'il s'agirait d'une règle plutôt que d'une exception. Cette confusion entre ce qui était la conséquence des contrariétés rencontrées dans un pays orthodoxe, et ce qui constitue une habitude dans les voyages du pape, a été continuelle. Pour donner un deuxième exemple, dans le livre commémoratif, il est souligné que tous les catholiques grecs auraient aimé être à l'aéroport le jour de son arrivée, mais "le Protocole, qui n'a pas d'âme (*apsycho*)" ne l'a pas permis (p.27). On laisse ainsi entendre que c'est l'État grec qui a limité le nombre de personnes présentes, privant ainsi les catholiques grecs d'un moment important ; mais le Vatican a aussi son Protocole, qui met en avant la sécurité du pape, et qui définit avec rigueur quand et sous quelles circonstances ce dernier peut rencontrer les fidèles.

Les discours qui ont été prononcés oscillaient aussi entre la préoccupation pour le passé historique et un langage plus théologique. Ainsi, en répondant à la salutation du Président de la République le midi du 4 mai, le pontife romain a signalé que le monde devait beaucoup à la Grèce : il a évoqué les philosophes

antiques, les théologiens des premiers siècles du Christianisme, les traditions athlétiques de la Grèce ancienne telles que les jeux olympiques et le marathon, ainsi que le serment d'Hippocrate qui demandait du respect pour le début de vie du fœtus (p.34-36). Il est clair que cette dernière référence à Hippocrate avait pour but de donner une profondeur historique à la position du Vatican contre l'avortement.

Le discours de l'archevêque d'Athènes s'est également déployé autour d'un survol historique, la seule différence étant que son but n'était pas de reconnaître l'héritage grec mais de souligner les fautes que l'Occident a causées aux Grecs. Il a ainsi accusé le monde chrétien de l'Ouest de ne pas avoir eu un comportement fraternel (*afiladelfos syberifora*) envers les peuples orthodoxes après le Schisme ; surtout, le peuple grec a subi l'invasion des Croisés, l'occupation des Francs et la désastreuse politique uniaste (p.42-44). En lui répondant et afin de justifier le comportement des Croisés, Jean-Paul II a évoqué le "mystère d'anomie" qui envahit parfois le cœur de l'homme (p.50). Dans le discours qu'il a prononcé par la suite, lors de sa rencontre avec les évêques catholiques grecs, le pape est revenu sur ces accusations pour souligner que les événements historiques sont le produit de la mentalité et de moeurs d'une époque spécifique ; en revanche, "la mémoire pour le chrétien est principalement le sanctuaire qui préserve le témoignage vivant du Christ ressuscité". Puis, il a ajouté que la mémoire est une étoffe que les péchés humains ne peuvent pas déchirer, de la même manière que personne n'a osé déchirer la robe sans couture du Christ<sup>14</sup> (p.60).

Jean-Paul II est donc progressivement passé d'une approche historique à ce qu'on pourrait appeler une "apologie théologique de la mémoire", en changeant radicalement les données de la rencontre : tandis que l'archevêque d'Athènes a insisté sur la façon dont l'histoire pèse sur les relations entre les deux Églises, le pape a transposé le rôle de la mémoire du domaine historique à celui de la théologie, où la notion du temps se mesure à l'éternité divine. Comme nous l'avons vu, les catholiques ont essayé dès le début d'inscrire la visite dans l'esprit de la

période pascale ; ici aussi, c'était le pape qui ramenait le débat d'un niveau "académique" au domaine de la foi.

### **De la diabolisation à la réconciliation**

Dans le livre commémoratif, on justifie les durs propos que l'archevêque d'Athènes a adressés au pape, en reconnaissant que sa position était délicate : une grande partie du Saint Synode et presque l'ensemble des religieux étaient contre cette visite ; en fait, aucun évêque du Saint Synode n'a accepté de rencontrer le pape -pas même ceux qui étaient très liés à l'archevêque. En fait, la position de l'archevêque était modérée en comparaison de ceux qui considéraient le pape comme schismatique, voire hérétique. Dans un article de presse, un archimandrite (titre monastique) a écrit qu'il était d'accord avec les propos d'un théologien et saint russe, Justin Popovitch, qui avait dénombré trois chutes dans l'histoire de l'humanité : Lucifer, Judas et le pape<sup>15</sup>.

La déclaration que l'archevêque Christodoulos avait faite avant la visite montre bien la relativité de sa position modérée : "Je ne vais quand même pas lui fermer la porte, après tout. Même si c'était le mufti de Téhéran, je le recevrais"<sup>16</sup>. Dans un autre article de presse, la visite papale est assimilée à une "attaque oecuménique"<sup>17</sup>. La semaine précédant la visite, les moines des vingt monastères du mont Athos ont participé à une veillée nocturne de prières au pied du mont Olympe pour demander l'annulation de la visite<sup>18</sup>. Selon une autre source<sup>19</sup>, des fidèles ont prié pendant toute la nuit précédant l'arrivée du pape, dans le monastère Pétraki, pour que l'avion le transportant à Athènes s'écrase<sup>20</sup> !

L'occasion a permis à la presse grecque de se référer également à l'historique des relations entre Grèce et Vatican. Dans un article de presse paru avant la visite papale et écrit par un religieux (qui est aussi professeur de Théologie à l'Université d'Athènes), il est souligné que lors de la première Guerre Mondiale, le Vatican avait déclaré qu'il préférerait voir le croissant sur l'église de Sainte-

Sophie que la croix grecque<sup>21</sup>. En fait, la Grèce n'a établi de relations diplomatiques avec le Saint-Siège qu'en 1980, après la Chine, le Japon, la Turquie et même la très fondamentaliste république islamique d'Iran. Cela signifie que les hommes politiques grecs avaient gardé jusque-là leur distance par rapport au Vatican, suivant l'attitude de l'Église sur ce sujet.

L'invitation que le Président de la République a pris l'initiative de formuler, sans demander l'avis de l'Église au préalable, constitue une rupture dans cette tradition de collaboration entre institutions politiques et religieuses. Ainsi, il a été dit que la plupart de membres du Saint Synode croyait que le Président de la République était un pion dans les mains du gouvernement, qui l'a incité à inviter le pape en Grèce pour piéger l'Église et détourner son attention (et l'attention des fidèles) des sujets brûlants, tels que la suppression de la mention de la religion sur la carte d'identité<sup>22</sup>. La venue du pape serait donc une sorte de complot "politique" visant à affaiblir et à diviser l'institution ecclésiastique. Dans ce règlement des comptes entre État et Église, non seulement le Président de la République mais aussi le pape seraient, en fin de compte, des pions permettant à l'un ou à l'autre côté de s'imposer et de gagner du prestige : le pape est devenu ainsi une personne convoitée par les deux côtés, un atout qu'on pourrait utiliser pour améliorer son image.

Une fois terminée, la visite papale semblait effectivement avoir attisé la fierté des Grecs pour leur religion et leur Église. C'est dans cet esprit qu'un religieux a fait le bilan de l'événement dans un article de presse<sup>23</sup>. Il a souligné, d'abord, l'importance du fait que le pape, chef spirituel de centaines de millions de chrétiens, a demandé publiquement pardon aux Grecs orthodoxes<sup>24</sup> qui ne sont qu'une poignée (*mia houfta*). Si les catholiques se vantent de leur "grande famille" multinationale, l'argument ici est inverse : "Nous ne sommes pas nombreux, mais nous sommes si importants que le pape s'est senti obligé de s'excuser auprès de nous"<sup>25</sup>. L'auteur de l'article évoque ensuite l'obligation qu'ont les Grecs orthodoxes de jouer un rôle et d'apporter de la qualité en Europe, mais aussi sur la

scène internationale ; puis, il présente la visite papale comme un succès de l'Église grecque, en disant que même si Jean-Paul II a été invité par l'État, ce qui a marqué les esprits était ses rencontres avec la hiérarchie de l'Église.

Ce dernier point révèle toute la complexité de la situation : n'était-il pas évident que pour Jean-Paul II importait plus le contact avec l'Église orthodoxe qu'avec le pouvoir politique grec ? En fait, l'invitation par l'État n'était qu'une manoeuvre permettant de réaliser ce voyage sans soulever trop de réactions. Néanmoins, l'auteur de l'article trouve là un argument pour souligner le prestige que l'Église a gagné grâce à cette visite, et cela aux dépens de l'État.

De telles interprétations ont été fréquentes dans la presse. Dans un autre article<sup>26</sup>, il est souligné que l'Église grecque "a réussi à entrer dans l'histoire comme l'endroit où le pape a demandé pour la première fois pardon aux Orthodoxes". Selon l'auteur de ce texte, l'archevêque d'Athènes a également réussi de persuader le pape de signer la déclaration commune, qui condamnait, entre autres, la tendance actuelle des États européens de devenir laïcs. Dans ce cas, il est suggéré que l'archevêque a su profiter du soutien du pape pour mettre en position difficile le gouvernement, dont certains projets ont été jugés inacceptables par l'Église. Ainsi, le pape, qui était présenté au début comme une menace pour l'Église orthodoxe, est ensuite devenu un allié inespéré prêt à épauler l'archevêque dans sa lutte contre un gouvernement caractérisé comme "athée".

La fin de la visite a donc marqué une victoire pour l'Église grecque et personnellement pour l'archevêque : d'une part, en se montrant modéré, il a pu se différencier des groupes plus fanatiques au sein de l'Église<sup>27</sup> et a renouvelé son image que les manifestations "fondamentalistes" pour les cartes d'identité avaient terni ; d'autre part, il a mis en route la réalisation de son projet, qui consiste à devenir le premier chef orthodoxe à être représenté à Bruxelles. Certains journalistes ont même souligné la complicité qui a été établie entre le pape et l'archevêque. Ainsi, selon une rumeur<sup>28</sup>, le pape aurait invité l'archevêque de visiter le Vatican ; en fait, l'archevêque lui aurait demandé qu'une partie des

reliques de saint Paul soit donnée à l'Église grecque, et le pape lui aurait répondu : "Venez les prendre". Comme nous l'avons vu, lors de cette visite, la figure emblématique de Saint Paul a été revendiquée par les deux Églises. Mais ici, l'esprit est différent : la question de l'acquisition de ses reliques (présentée comme un défi amusant) ne provoque pas la rivalité, mais, au contraire, le rapprochement et la réconciliation entre les deux chefs spirituels<sup>29</sup>.

Lors de la visite papale, ce qui a fait paraître la fluidité des limites entre religion et politique était, surtout, la division interne entre Église et État grec. Leur désaccord durable fait que, d'un côté, l'archevêque est continuellement accusé d'avoir des prétentions politiques<sup>30</sup> ; et, de l'autre côté, que le gouvernement est soupçonné de vouloir "déchristianiser" la population. De ce point de vue, la société grecque subit les transformations qui affectent le monde occidental : la délégitimation des institutions (économique et politique notamment) engendre une demande de chefs charismatiques, qui, dans le domaine de la religion, deviennent le garant d'une religion plus ou moins défaillante, selon les classes sociales et les régions<sup>31</sup>.

Mais il existe aussi une autre source d'ambiguïté, celle de la double nature du Vatican, qui est à la fois un État et un centre religieux. La presse grecque a souvent insisté sur ce point : "Quand son grand pouvoir en tant que chef d'un milliard des fidèles ne suffit pas pour réaliser ses projets diplomatiques (en l'occurrence, la visite dans notre pays) il a recours à son pouvoir politique (*kosmiki ishy*) en tant que chef d'un état petit mais tout puissant"<sup>32</sup>. Dans le même article, il est aussi dit que l'intention du pape est de créer un "empire religieux". Lors des manifestations antipapales, un des organisateurs (professeur de Théologie à l'Université de Salonique) a déclaré que le Vatican n'est pas une Église, mais une institution politique corrompue (*politikos foreas dieaftharmenos*)<sup>33</sup>. Dans le même esprit, on a reproché au pape de n'avoir à aucun moment pris position sur l'occupation de Chypre par les Turcs ; selon une grande partie de journalistes, cette indifférence est due à la priorité que donne le Vatican à ses relations diplomatiques

avec la Turquie<sup>34</sup>. Autrement dit, dans ce cas, les projets politiques du pape comptent plus que sa compassion chrétienne pour ses coreligionnaires souffrants.

La presse a également souligné les mesures draconiennes de sécurité qui ont été prises pour éviter tout incident. On a comparé cette mobilisation des forces de l'ordre à celle qui avait eu lieu lors de la venue de Bill Clinton dans la capitale grecque (novembre 1999). Cette mise en parallèle n'était pas innocente, puisqu'elle a permis aux journalistes d'assimiler le pape à un "chef de la planète" (*planitarchi*)<sup>35</sup>. La méfiance était si forte que le fait de savoir si Jean-Paul II serait autorisé à baiser la terre grecque (comme il le fait traditionnellement à chaque fois qu'il visite un pays étranger) a provoqué de vifs débats. Ce qui posait problème était le sens du geste, qui pouvait être interprété comme un signe de soumission et de reddition du pays au souverain pontife. Dans un article de presse, un journaliste a exprimé ainsi son approbation pour la décision finale : "Je suis pourtant content que les catholiques grecs lui offrent de la terre à son arrivée. Il faut que les orthodoxes intransigeants comprennent que cette terre est aussi aux grecs catholiques. Comme elle est aux Juifs, aux Témoins de Jéhovah et à nous, les athées"<sup>36</sup>.

Sur onze millions d'habitants, on estime le nombre des catholiques en Grèce à environ deux cents mille, dont à peine quarante à cinquante mille d'origine grecque. A part eux, on y trouve deux grandes communautés ethniques, celle des Polonais (de soixante à quatre-vingt mille) et des Philippins (près de cinquante mille). A cause de la venue de pape, le statut de la minorité catholique en Grèce s'est trouvé alors sous les feux de l'actualité. Mais le problème ne s'est pas posé sur une base juridique ou, même, politique ; au contraire, ce sont les manipulations symboliques et les expressions sentimentales qui ont prévalu.

### **Être catholique en Grèce**

A l'inverse de l'archevêque qui, comme nous l'avons vu, a constaté

l'absence de comportement fraternel de la part des chrétiens occidentaux, le pape a signalé que "nous sommes tous membres de la famille de Dieu" et que l'Église grecque et l'Église de Rome sont liées par le lien spirituel de la fraternité (p.50). Le recours à l'imagerie familiale n'était pourtant pas uniquement lié à la contestation ou à la confirmation de la réalité d'un lien fraternel entre les deux Églises. En s'adressant aux évêques catholiques de Grèce au début de l'après-midi du 4 mai, le pape leur a assuré trouver en eux, dans un sens plus restreint, sa famille en Grèce ; par la suite, il a exprimé "sa tendresse paternelle et fraternelle" pour ceux qui représentent "la variété dans l'unité au sein de l'Église catholique" (p.60-64).

En fait, le caractère "oecuménique et pluraliste" (p.91) de ce qu'on pourrait appeler la "grande famille catholique" a toujours été un thème récurrent dans les reportages concernant les apparitions papales. Lors de la messe pontificale le matin du 5 mai, l'archevêque catholique d'Athènes a ainsi salué le pape : "Vous avez autour de vous une miniature de l'Église sainte, catholique et apostolique à travers le monde" (p.98). Le fait que cette "grande famille catholique", qui était rassemblée à Athènes, soit constituée par une multitude de nationalités et de races suggérait, par opposition, qu'il était impossible de revendiquer actuellement une relation exclusive entre identité grecque et orthodoxie<sup>37</sup>.

En effet, les responsables de l'organisation de la messe pontificale ont essayé d'inviter de manière équitable les différents groupes de catholiques à travers la Grèce<sup>38</sup>. Le groupe des Polonais, population issue d'une immigration massive depuis une quinzaine d'années, a été le plus important de tous (p.95). Leur présence soulignait précisément le dépassement des nationalismes que le catholicisme est censé encourager.

La métaphore de la famille a marqué non seulement les discours, mais aussi certaines manifestations. Il est significatif que le pape ait été accueilli à l'aéroport par deux enfants, tous deux habillés en costume traditionnel grec : un garçon catholique, et une fille de père orthodoxe et de mère catholique. Ces deux enfants étaient originaires de Tinos -île cycladique qui abrite, d'une part, l'icône mariale la

plus vénérée de toute la Grèce et, d'autre part, une importante communauté catholique. Tous ces éléments ont contribué à créer une sorte de synthèse entre identité grecque et catholicisme. D'autant plus que le garçon a offert au pape un plateau avec un peu de terre grecque, ainsi qu'une branche d'olivier, tandis que la fille lui a donné un bouquet de roses blanches et jaunes, ce qui rappelaient les couleurs du Vatican.

Si l'accueil du pape avait ainsi le défaut d'être trop simple, il avait aussi la qualité d'être presque intime. Tout se passait comme si le saint père rejoignait enfin sa famille lointaine, dont une petite partie, mais représentative, était présente à l'aéroport : des clercs, un laïc (membre du Comité organisateur de la visite), une religieuse chargée d'accompagner les deux enfants. Ces personnes partageaient des liens spirituels avec le pape, tandis que des liens familiaux les rattachaient au reste de la population grecque. C'était surtout la fille, dont les parents appartenaient à deux confessions chrétiennes différentes, qui pouvait, par son propre vécu familial, véhiculer une image de symbiose harmonieuse entre catholicisme et orthodoxie<sup>39</sup>.

L'après-midi du 4 mai, le pape a visité la cathédrale catholique de saint Denis à Athènes. Deux cents enfants ont été rassemblés dans la cour pour accueillir le "grand-père aux cheveux blancs" (*to leuko papouli*)<sup>40</sup>, avec de petits drapeaux du Vatican et de la Grèce dans les mains. Les voix de ces enfants enthousiastes ont pu couvrir le "bruit indécent" (*tis aprepeies*) qu'un petit groupe de fanatiques faisait un peu plus loin, en manifestant contre la présence papale dans la capitale grecque (p.69). Dans ce cas aussi, l'innocence des enfants, qui reconnaissaient à la personne du pape un vieux grand-père (ou le Saint-Esprit, comme une élève polonaise l'a déclaré dans la presse<sup>41</sup>), contrastait avec le fanatisme de certains orthodoxes qui ne voyaient en lui qu'une menace. Cette divergence d'attitudes montrait finalement la difficulté à laquelle sont confrontés ceux qui veulent concilier identité grecque et catholicisme : les fanatiques qui voulaient le départ immédiat de celui que les enfants accueillaient si chaleureusement, ne montraient-ils pas aussi indirectement leur désaffection pour ces enfants d'une autre

confession ? Il était alors clair que ces enfants se trouvaient pris entre deux familles apparemment incompatibles, la famille nationale dont une fraction était représentée par les protestataires hostiles et la famille religieuse, à la tête de laquelle se trouvait le visiteur contesté.

La presse internationale a publié des photos où l'on voit au premier plan, des religieuses manifestant, et des pancartes brandies derrière, où il est noté, en anglais, la phrase "*Pope go home*". Les catholiques grecs, en revanche, ont fait prévaloir l'idée que le saint père était bien "chez lui". En l'accueillant à la cathédrale Saint-Denis, l'archevêque catholique d'Athènes lui a rappelé qu'il avait déjà donné la messe dans cette église athénienne, lors du concile de Vatican II (p.70). Pour Jean-Paul II, c'était donc un retour dans un lieu qu'il avait connu bien avant de devenir pape. Le texte commémorant l'arrivée du pape dans la cathédrale Saint-Denis est également révélateur (p.75) : cette visite "rappelait le retour d'un père qui revenait à la maison après de longues années d'absence pour vivre des moments de plaisir avec sa famille (*gia na harei tin oikogeneia tou*). Il y avait une ambiance de joie, de jubilation (*agalliasi*) et la bénédiction de cris d'enfants (*eulogimemos alalagmos paidion*)".

Lors de la messe pontificale, le pape s'est adressé chaleureusement à ses compatriotes en polonais (p.103). Il a également dit certaines prières et a donné des vœux en grec "avec son accent lourd et étranger" (p.99). Surtout, quand le pape a souhaité que "Dieu bénisse la Grèce", les catholiques grecs ont tremblé d'émotion (*rigi syginisis [tous] diaperasan*) (p.103). Durant la messe, chaque groupe national a chanté dans sa propre langue (p.97). Après la lecture des Évangiles, le pape a prêché en français, avec une traduction simultanée en grec (p.101). Ces passages d'une langue à une autre illustraient précisément le caractère multinational de la "grande famille catholique".

Dans ce cas, c'est le rassemblement dans un stade de ceux qui ont été choisis pour assister à une messe pontificale, qui crée la cohésion entre groupes distincts, venant de l'ensemble du territoire grec et ayant des liens différents avec l'identité

grecque. En revanche, des reportages parus dans la presse grecque ont mis l'accent sur la proximité entre catholiques grecs et orthodoxes, en laissant de côté les groupes d'émigrés étrangers. Ainsi, deux jeunes de Tinos nous ont été présentés : une fille catholique et un garçon orthodoxe qui ont grandi ensemble sur la même île, dans le même quartier, qui ont été dans la même école et qui sont de très bons amis. Cette image d'entente idyllique est entachée par l'amertume de la fille, qui commente le fait que les Grecs qui n'ont pas eu cette expérience de cohabitation la regardent parfois comme une "extraterrestre"<sup>42</sup>. A quoi, elle ajoute que quand elle dit qu'elle est catholique, les gens ne la croient pas et elle doit leur montrer sa carte d'identité pour les en persuader.

Les catholiques grecs incarnent donc, à l'intérieur du pays, la "différence invisible" que la carte d'identité certifie et rend, d'un coup, évidente : la personne qui était si semblable qu'il fallait des documents officiels pour établir la différence devient alors un "extraterrestre", un être "d'ailleurs". Si les Grecs se passionnent pour la question des cartes d'identités et sont prêts à prendre les armes pour défendre leur droit à se déclarer publiquement "orthodoxes" (en reproduisant des discours de l'époque où ils se sont soulevés contre l'occupant ottoman), l'équilibre des pouvoirs et les stratégies des chefs des différentes Églises orthodoxes sont un sujet qui les touche beaucoup moins. Ce dernier volet nous permettra de percevoir les effets internationaux de la visite.

### **Les divisions "politiques" du monde orthodoxe**

Le patriarche de Moscou a soutenu l'Église grecque lors de son affrontement avec le gouvernement au sujet des cartes d'identité, tandis que le patriarche de Constantinople a gardé une position neutre ; d'autre part, ce dernier est un des rares patriarches à avoir rencontré Jean-Paul II, tandis que l'Église russe est considérée comme étant la plus conservatrice du monde orthodoxe (ayant, par exemple, adopté une position de fort rejet du catholicisme<sup>43</sup>). Selon plusieurs

sources journalistiques, le pape aurait demandé à l'archevêque de jouer le rôle d'intermédiaire entre lui et le Patriarche de Russie ; il lui aurait même donné un cadeau pour qu'il l'offre de sa part à Alexis II. En effet, l'archevêque était invité pour la première fois en Russie le 5 mai, date qui coïncidait avec la fin de la visite papale à Athènes.

Si le pape était considéré par les fanatiques grecs comme "persona non grata", lors de la rencontre entre l'archevêque d'Athènes et le patriarche russe, un autre religieux l'était aussi : le patriarche de Constantinople, qui s'était à plusieurs reprises affronté avec son homologue russe. Cela montre que ce n'est pas toujours la différence de confession qui crée l'écart entre Églises, mais qu'il existe aussi d'autres causes de désaccord, tels que la dispute des juridictions et des prérogatives au sein d'une même confession.

Le voyage de l'archevêque Christodoulos à Moscou était financé par le ministère grec des Affaires étrangères et ses déplacements en avion pris en charge par le ministère grec de la Défense. Dans ce cas, les deux institutions ont bien collaboré afin de profiter au mieux de l'ouverture de la Russie. Et bien sûr, la presse a publié une grande photo de l'archevêque lors de sa rencontre avec Vladimir Poutine, dans laquelle on distingue à peine, à gauche, au-dessus de l'épaule de Poutine, la tête du patriarche russe.

Revenons sur la visite du pape à Athènes. Quelle relation y avait-il entre ce qui passait, à ce moment, dans la capitale et les cérémonies qui avaient lieu dans une région frontalière et abritant une autre minorité religieuse (les musulmans grecs), telle que la Thrace ? Car c'était la Thrace grecque que le patriarche de Constantinople parcourait du 3 au 7 mai 2001. Dans le livre commémoratif de la visite papale, cette visite parallèle n'est même pas mentionnée. Pourtant, il s'agissait d'un événement significatif que la presse grecque a largement couvert, et qui avait pour but d'instaurer une nouvelle fête religieuse (3 mai), à l'honneur de saint Théophane, évêque et martyr. Le patriarche ne s'est pas interposé entre le pape et l'archevêque ; il a simplement rappelé que le patriarcat de Constantinople a

été précurseur du dialogue oecuménique.

Un incident a marqué ce séjour en Thrace : un maire de la région a demandé à passer sous juridiction patriarcale, et de ne plus être sous la responsabilité de l'évêque représentant l'Église grecque. Bien sûr, la demande a été considérée inappropriée par l'Église grecque, voire même "antipatriotique", puisqu'elle mettait en question la cohésion même du territoire grec<sup>44</sup>. D'autant plus qu'en exprimant ce souhait communautaire de séparation, c'était un homme politique qui devenait l'intermédiaire entre les paroissiens et la hiérarchie ecclésiastique.

A la fin de la visite papale, un sondage d'opinion a été réalisé, selon lequel un Grec sur deux avait une opinion favorable à l'égard du pape, 77,4% de la population avait une opinion favorable à l'égard de l'archevêque et 83,9% à l'égard du patriarche de Constantinople<sup>45</sup>. Mesurer et comparer la popularité des chefs religieux après une série de rencontres et de déplacements constitue une manière de les assimiler à des hommes politiques qui s'affrontent lors d'élections.

Selon un commentaire journalistique, la présence simultanée en Grèce de ceux qui sont en tête de l'Église orthodoxe et de l'Église catholique montrait l'importance qu'a ce pays pour la Chrétienté<sup>46</sup>. Toutefois, la venue de deux chefs spirituels a laissé aussi paraître la fragmentation du territoire et de l'identité grecque, ainsi que la crise dans les relations entre institution politique et institution ecclésiastique. Si l'infailibilité et la primauté papales ont toujours été des sujets sensibles empêchant le rapprochement entre catholiques et orthodoxes, il faut constater que les mêmes questions de pouvoir et de préséance divisent aussi le monde orthodoxe. De ce point de vue, l'unité de l'Église est déjà là : dans le nouveau langage médiatique que les chefs spirituels aiment utiliser, dans les rivalités qui les opposent les uns aux autres, dans les contacts et les discours qui tranchent entre le religieux et le politique, entre la tradition européenne et la modernité "laïque".

---

<sup>1</sup> Il suffit de lire le reportage sur les *Journées mondiales de la jeunesse* de Toronto pour se rendre compte de l'importance qu'a le fait que des "jeunes chrétiens sont venus du monde entier" :

---

“Dans cette tour de Babel, ils parlent tous la même langue, celle de la fraternité”, “de l’Afghanistan au Zimbabwe, ils sont venus de 172 pays”, “à entendre la longue liste des pays dont vous êtes originaires, dira le Souverain Pontife, nous avons fait ensemble quasiment le tour du monde !” (Caroline PIGOZZI, “J.M.J. : Il était une foi à Toronto”, in *Paris Match*, 8 août 2002, p.24-31).

<sup>2</sup> Dans un livre que les catholiques grecs ont publié afin de commémorer la visite papale : *Le pèlerinage de Sa Sainteté Jean-Paul II. Sur les pas de l’apôtre Paul*, Athènes, 4-5 mai 2001, édition du Saint Synode de la Hiérarchie catholique de Grèce, Athènes, 2001 (en grec). Cet ouvrage édite tous les textes officiels de la visite papale, ainsi qu’une chronique écrite par Antonis I. Foskolos.

<sup>3</sup> Sur ce sujet, voir Christine de MONCLOS- ALIX (“Europe chrétienne et géopolitique vaticane”, p.143-152, voir p.147, in Gilbert VINCENT et Jean-Paul WILLAIME, *Religions et transformations de l’Europe*, Strasbourg, Presses Universitaires de Strasbourg, 1993). Le pape a reparlé de “deux poumons” de l’Église dans son tout premier discours à Athènes, en réponse au Président de la République le midi du 4 mai 2001. Il a même soutenu que la Grèce, par sa position géographique et par son histoire, constitue un pont entre l’Est et l’Ouest (p.38).

<sup>4</sup> Toutefois, la vision papale privilégiant l’imaginaire historique du premier millénaire et voyant dans le christianisme l’essence de “l’âme européenne” a provoqué les réactions de ceux qui voyaient dans ces propos le rejet d’autres religions (particulièrement du judaïsme) et d’héritages philosophiques non religieux (la philosophie grecque, la pensée des Lumières). D’autre part, cette Europe à deux poumons laisse de côté la Réforme protestante. Sur ces sujets, voir Jean-Paul WILLAIME, “Les religions et l’unification européenne”, p.291-314, in Grace DAVIE et Danièle HERVIEU-LÉGER, *Identités religieuses en Europe*, Paris, éditions La Découverte, 1996.

<sup>5</sup> Giorgos N. PAPATHANASOPOULOS, “Les dix grands «non» de l’archevêque”, in *O typos tis Kyriakis*, numéro spécial hebdomadaire *Orthodoxia kai Ellinismos*, dimanche 6 mai 2001, p.3. Le titre de l’article rappelle, d’un côté, les dix commandements de Moïse et, de l’autre, le “non” que le chef de l’État grec avait opposé aux Italiens demandant la reddition du pays en 1940. Ce rapprochement laisse entendre que la visite du chef du Vatican aurait été perçue comme aussi dangereuse que les projets d’attaque de Mussolini.

<sup>6</sup> Il ne faut pas penser que cela a été un événement exceptionnel, puisque le pape a été également reçu en tant que “chef d’État” par le président ukrainien, lorsque de son voyage en Ukraine (23-27 juin 2001). Il s’agirait du quatrième voyage papal en pays orthodoxe (après la Roumanie, la Géorgie et la Grèce) et son 231ème voyage accompli depuis octobre 1978 hors du Vatican (Caroline PIGOZZI, “Jean-Paul II en Ukraine : un accueil pas très orthodoxe”, in *Paris Match*, 5 juillet 2001, p.51). Dans la presse grecque, on constate la même fascination pour ce qu’on pourrait appeler la “logistique papale” : par exemple, on n’a cessé de rappeler qu’il a fait, en kilomètres, vingt-six (ou vingt, selon les journaux) fois le tour du monde.

---

<sup>7</sup> Selon Jean-Paul WILLAIME (“Les religions et l’unification européenne”, p.291-314, voir p.303, in Grace DAVIE et Danièle HERVIEU-LÉGER, *Identités religieuses en Europe*, Paris, éditions La Découverte, 1996), lors de la rencontre oecuménique de St-Jacques-de Compostelle (novembre 1991) les représentants des diverses Églises chrétiennes ont invité “à renoncer à toute évangélisation compétitive qui traduirait un esprit de concurrence entre elles” ; quelques jours après cette rencontre, Jean-Paul II annonçait, lors du Synode des évêques d’Europe, la création d’un organisme pour l’évangélisation catholique romaine en Europe. Cette initiative papale a été jugée contraire à l’engagement oecuménique précédant. Cet exemple montre que les décisions papales ne sont pas toujours en accord avec l’idéal oecuménique, et que l’Église grecque n’est pas la seule à se méfier du prosélytisme de l’Église catholique.

<sup>8</sup> En revanche, dans un article de presse, il est souligné que le mois de mai, pour les Grecs, est lié à la prise de Constantinople par les Turcs, dans laquelle l’Église Occidentale a joué un rôle “honteux” (Christos PASALARIS, “Ce «vieillard bienveillant» du Vatican a des projets malins dans sa tête”, in *O typos tis Kyriakis*, dimanche 6 mai 2001, p.6).

<sup>9</sup> Saint Paul est “l’apôtre des gentils”, c’est-à-dire des païens. Ici, le sens de ce titre est altéré afin de faciliter le rapprochement entre saint Paul et Jean-Paul II.

<sup>10</sup> Comme nous l’avons vu, ce rapprochement a été fait dans une lettre destinée aux paroisses des catholiques grecs. La hiérarchie ecclésiastique des catholiques grecs l’a réutilisé afin d’accueillir le pape lors de leur première rencontre à Athènes, l’après-midi du 4 mai (p.56) : il l’ont d’abord salué en disant qu’ “en votre visage respectable nous voyons l’apôtre contemporain des Nations”, puis, un peu plus tard, ils ont ajouté qu’ “en votre visage, saint père, nous voyons le successeur de Pierre”. Dans ce cas, le pape accumule donc les caractéristiques de deux apôtres (qui sont, par ailleurs, tous les deux enterrés à Rome).

<sup>11</sup> Lors de ses rencontres avec le Patriarche de Constantinople Bartholomée, l’archevêque d’Athènes Christodoulos a souvent insisté sur la fondation de l’Église d’Athènes par saint Paul - ce qui lui permet d’élever le statut de cette dernière et de se mettre en position d’égalité avec le Patriarche. En (20-24) mai 1999, la “réponse” de Patriarche était indirecte, mais claire : il lui a offert une icône où est représentée la salutation fraternelle entre l’apôtre André (fondateur de l’Église de Constantinople) et le premier évêque d’Athènes, saint Denis l’Aréopagite ; de cette manière, il lui rappelait que le patriarche de Constantinople est le successeur d’un apôtre, tandis que l’archevêque d’Athènes n’est que le successeur d’un païen converti par l’apôtre Paul.

<sup>12</sup> Cet aménagement a obligé souvent l’auteur du livre commémoratif d’avoir recours à des formules inhabituelles, telle que “le sanctuaire a été placé près de l’endroit du panier de la basket droit” (p.93) ou encore “le stade a tremblé [quand le pape y est entré]” (p.97). Dans ce dernier cas, on a puisé dans le vocabulaire des “fans” sportifs afin d’illustrer l’enthousiasme des dévots catholiques. Autrement dit, on n’essaie pas toujours d’embellir la réalité avec des mots chargés d’un poids historique (comme pour la “basilique gothique”) ; on peut aussi mettre en avant la ferveur sportive qu’anime habituellement cet endroit, afin de souligner l’esprit moderne et

---

“jeune” du pape. Ce n’est donc pas seulement la religion qui emprunte son imagerie et son vocabulaire aux sports ; le symbolisme sportif peut aussi alimenter et renouveler le discours religieux.

<sup>13</sup> Jean-Paul Willaime, “Jean-Paul II en Alsace (octobre 1988) : un rituel socio-religieux de la communication”, p.357-373, voir p.366-367, in *Ethnologie des faits religieux en Europe*, Colloque tenu sous la direction de BELMONT, Nicole et LAUTMAN, Françoise, Paris, Éditions du C.T.H.S, 1993.

<sup>14</sup> Ces deux arguments évoquent encore la période pascale qui, comme nous l’avons vu, était une référence importante de la visite. Dans le même esprit, l’archevêque catholique grec a parlé dans la presse de la “crucifixion” de la minorité religieuse qu’il représente.

<sup>15</sup> Ioannikios KOTSONIS, “Le côté négatif de l’Église papale”, in *O typos tis Kyriakis*, numéro spécial hebdomadaire *Orthodoxia kai Ellinismos*, dimanche 1 avril 2001, p.12-13, voir p.12. Il ne faut pas penser que le pape est la seule personne qu’on a assimilée au Lucifer. Selon Bernard PIERRON (*Juifs et chrétiens de la Grèce moderne. Histoire des relations intercommunautaires de 1821 à 1945*, Paris, L’Harmattan, 1996, voir p.212), après la défaite de Vénizelos, aux élections de 1935, un journal bourgeois parle ainsi de lui : “Vénizelos, fils du diable, petit-fils de Belzébuth, arrière-petit-fils d’Eosphorus, arrière-arrière-petit-fils de Satan”. La diabolisation est donc autant utilisée dans le domaine religieux que dans le domaine politique, et peut avoir comme cible aussi bien des personnes étrangères que des compatriotes.

<sup>16</sup> Sofia GIANNAKA, “Jean Paul II intrus en terre orthodoxe”, in *Libération*, vendredi 4 mai 2001 (version électronique).

<sup>17</sup> Giorgos N. PAPATHANASOPOULOS, “Les machinations pour la visite du pape à Athènes”, in *O typos tis Kyriakis*, numéro spécial hebdomadaire *Orthodoxia kai Ellinismos*, dimanche 11 mars 2001, p.2-3, voir p.2.

<sup>18</sup> Sofia GIANNAKA, “Jean Paul II intrus en terre orthodoxe”, in *Libération*, vendredi 4 mai 2001 (version électronique).

<sup>19</sup> Areti ATHANASSIOU, “Athènes a changé pour un jour”, in *Ta Nea*, samedi-dimanche 5-6 mai 2001, p.26.

<sup>20</sup> Notons qu’en janvier 1964, le pape Paul VI et le patriarche Athénagoras se sont rencontrés à Jérusalem, pour la première fois après des siècles. L’Église grecque a réagi de manière négative à cette initiative et “au monastère Pétraki, à Athènes, à celui de Longovarda, à Paros, moines et fidèles ont prié pour l’échec de la rencontre” (Olivier CLÉMENT, *Dialogues avec le patriarche Athénagoras*, Paris, Fayard, 1976, p.365-66). Il s’agit donc des comportements qui ne sont pas spontanés, mais inscrits dans l’histoire de l’Église grecque.

<sup>21</sup> Georgios METALLINOS, “Le pouvoir (politique) du Saint-Siège”, in *O typos tis Kyriakis*, numéro spécial hebdomadaire *Orthodoxia kai Ellinismos*, dimanche 11 mars 2001, p.14. Il faut souligner que de l’autre côté, une fraction influente des Byzantins “préférerait voir régner à Constantinople «le turban turc que la tiare du pape». On considérerait les Turcs comme un

---

instrument de Dieu pour «sauver» l'empire byzantin des mains des Latins" (Vasilios MAKRIDES, "Le rôle de l'Orthodoxie dans la formation de l'antieuropéanisme et l'antioccidentalisme grecs", p.103-116, voir p.108, in Gilbert VINCENT et Jean-Paul WILLAIME, *Religions et transformations de l'Europe*, Strasbourg, Presses Universitaires de Strasbourg, 1993).

<sup>22</sup> Giorgos N. PAPATHANASOPOULOS, "Une déclaration commune pour le futur de l'Europe", in *O typos tis Kyriakis*, numéro spécial hebdomadaire *Orthodoxia kai Ellinismos*, dimanche 29 avril 2001, p.3.

<sup>23</sup> Makarios FILOTHEOU, "Dans l'écho de la visite du pape", in *O typos tis Kyriakis*, numéro spécial hebdomadaire *Orthodoxia kai Ellinismos*, dimanche 13 mai 2001, p.5.

<sup>24</sup> Dès 1984, lors de sa rencontre avec le Conseil des Églises évangéliques protestantes de Suisse, pour l'anniversaire de Zwingli et de Calvin, Jean-Paul II avait déclaré : "La purification de la mémoire est un élément capital du progrès oecuménique. Elle comporte la franche reconnaissance des torts réciproques et des erreurs commises dans la manière de réagir les uns envers les autres" (Pierre DENTIN, *Les privilèges des papes. Devant l'écriture et l'histoire*, Paris, Les éditions du Cerf, 1995, p.238-239). Depuis que le pape a demandé pardon aux Juifs (2000), cela est devenu un des éléments essentiels de ses voyages : ainsi, en Ukraine (juin 2001), il a demandé aux chrétiens orthodoxes de ce pays à pardonner les "erreurs" des catholiques, tandis qu'à Toronto (J.M.J. 2002) il a fait l'autocritique de l'Église catholique au sujet des prêtres pédophiles.

<sup>25</sup> Cet événement est présenté de manière complètement différente par un journaliste français, qui soutient que "le contraste entre les deux hommes restera l'image forte" de cette première visite : "d'un côté, Mgr. Christodoulos, chef de la puissante Église orthodoxe de Grèce, alignant tous les griefs accumulés contre l'Église romaine ; de l'autre côté, la frêle silhouette d'un pape de 81 ans qui a demandé pardon pour les torts du catholicisme romain à l'égard des orthodoxes" (Henri TINCQ, "En Grèce, le pape demande pardon pour les torts du catholicisme envers les orthodoxes", in *Le Monde*, 5 mai 2001, version électronique).

<sup>26</sup> Giorgos N. PAPATHANASOPOULOS, "Après le pardon, quoi ?", in *O typos tis Kyriakis*, numéro spécial hebdomadaire *Orthodoxia kai Ellinismos*, dimanche 13 mai 2001, p.16.

<sup>27</sup> Lors des manifestations antipapales, des pancartes ont été brandies, où il était écrit : "Christodoule, Papodoule, avec le «oui» que tu as dit pour la venue du pape tu as montré que tu es étranger à la foi orthodoxe et ennemi de la Grèce". Le jeu de mots "Christodoule, Papodoule" est basé sur le changement de signification du prénom de l'archevêque (qui signifie "le serviteur du Christ" et qui est devenu "le serviteur du pape").

<sup>28</sup> Vivian BENEKOU, "Une nouvelle époque commence avec le pardon du pape", in *Ethnos tis Kyriakis*, 6 mai 2001, p.4.

<sup>29</sup> Le même incident est présenté de manière tout à fait différente par Giorgos N. PAPATHANASOPOULOS ("La triple victoire de Christodoulos, la visite papale : Comment

---

nous somme arrivés au pardon historique”, in *O typos tis Kyriakis*, numéro spécial hebdomadaire *Orthodoxia kai Ellinismos*, dimanche 6 mai 2001, p.13) : le pape aurait promis une partie de reliques afin de persuader l’archevêque de venir au Vatican, mais ce dernier ne serait pas tombé dans le piège (*den tsimpise*). Dans ce cas, les reliques de saint Paul sont assimilées à un appât qui pourrait séduire et faire basculer l’archevêque dans l’erreur.

<sup>30</sup> Selon Nicos C. ALIVIZATOS (“A new role for the Greek Church ? ”, in *Journal of Modern Greek Studies*, vol.17, 1999, p.23-40, voir p.24), les sondages d’opinion montrent que la popularité de l’archevêque dépasse largement celle du premier ministre ou des leaders de l’opposition ; d’autre part, l’archevêque a été critiqué, à l’intérieur, pour sa tendance de négliger les discours théologiques et, à l’extérieur, pour ses inclinations nationalistes.

<sup>31</sup> Sur ce sujet, voir l’analyse de Jean-Paul Willaime, “Jean-Paul II en Alsace (octobre 1988) : un rituel socio-religieux de la communication”, p.357-373, voir p.358, in *Ethnologie des faits religieux en Europe*, Colloque tenu sous la direction de BELMONT, Nicole et LAUTMAN, Françoise, Paris, Éditions du C.T.H.S, 1993.

<sup>32</sup> Christos MANOLAS, “Vingt-trois ans d’interventions politiques et d’«ouvertures»”, in *Ta Nea*, samedi-dimanche 5-6 mai 2001, p.25. Selon la presse grecque, le Vatican incarne cette contradiction : son influence est disproportionnée par rapport à sa taille.

<sup>33</sup> Giorgos LIALIOS, “Les fidèles fanatiques se sont engagés pour la suite”, in *Kathimerini*, jeudi 3 mai 2001, p.8.

<sup>34</sup> Giorgos N. PAPATHANASOPOULOS, “Après le pardon, quoi ?”, in *O typos tis Kyriakis*, numéro spécial hebdomadaire *Orthodoxia kai Ellinismos*, dimanche 13 mai 2001, p.16. Le journaliste souligne que le pape a voulu marcher sur les pas du saint Paul et qu’en allant de Grèce à Damas, est passé au-dessus de Chypre, île que l’apôtre a parcouru d’un bout à l’autre : “mais le pape a fermé les yeux. Comme si la Chypre n’existait pas”.

<sup>35</sup> Notons la similitude avec ce que rapporte Jean-Paul Willaime (“Jean-Paul II en Alsace (octobre 1988) : un rituel socio-religieux de la communication”, p.357-373, voir p.365-366, in *Ethnologie des faits religieux en Europe*, Colloque tenu sous la direction de BELMONT, Nicole et LAUTMAN, Françoise, Paris, Éditions du C.T.H.S, 1993) : selon ce sociologue, le voyage papal donne la chance à des personnes d’une région donnée de voir un personnage qui est devenu une star mondiale. “Le chef religieux, la vedette médiatique, le chef d’État devient tout à coup physiquement proche et on peut l’apercevoir en chair et en os (comme les strasbourgeois avaient pu apercevoir le président Reagan et son épouse en mai 1985)”. Ici, aussi, le pape est mis en relation avec un président américain.

<sup>36</sup> Diodoros KYPSELIOTIS, “Les sept jours de Diodorou”, in *To Vima*, dimanche 6 mai 2001, p.A 69. Sur cette déclaration ouverte d’athéisme de la part du journaliste, je renvoie aux éléments statistiques dont on dispose au sujet de l’athéisme en Grèce. Selon Jacky PRUNEDDU (“L’Église orthodoxe grecque confrontée à la modernité : crispations et résistances”, p.7-26, voir p.17, note 33, in *Balkanologie*, n.2, vol.2, décembre 1998), “au recensement de 1920 (où, pour la

---

première fois, on pouvait se déclarer «sans religion») on ne compta que trente-huit athées ; cent-dix-sept en 1928 et cent-vingt-et-un en 1951”. Selon une enquête publiée par la revue *Epsilon* (décembre 1991), il y aurait 6,6% de la population qui sont des athées convaincus.

<sup>37</sup> En même temps, en s’adressant aux évêques catholiques grecs l’après-midi du 4 mai, le pape a parlé d’une Grèce de plus en plus “cosmopolite” et intégré dans l’Europe et, par conséquent, obligée de reconnaître les droits des minorités religieuses (p.64).

<sup>38</sup> Selon Jean-Paul Willaime, (“Jean-Paul II en Alsace (octobre 1988) : un rituel socio-religieux de la communication”, p.357-373, voir p.361, note 15, in *Ethnologie des faits religieux en Europe*, Colloque tenu sous la direction de BELMONT, Nicole et LAUTMAN, Françoise, Paris, Éditions du C.T.H.S, 1993), “le remplissage du stade de la Meinau fut entièrement programmé : aucune inscription individuelle n’étant possible, il fallait passer par un prêtre de paroisse ou un aumônier pour s’inscrire dans le cadre d’un groupe ; des quotas avaient été établis pour les paroisses, les mouvements, les représentations étrangères”. Cette description rappelle tout à fait les conditions d’organisation de la messe pontificale à Athènes.

<sup>39</sup> Ainsi, pour le garçon, sa confession était considérée tellement évidente qu’elle n’était même pas précisée : ce n’est que le contexte générale qui nous laisse deviner son appartenance religieuse. En revanche, pour la fille, sa “double filiation” était explicitement soulignée (p.25-27).

<sup>40</sup> “«Nous accueillons ce soir en vous notre Pape, notre père ...et notre grand-père», lui ont déjà déclaré les représentants des jeunes Canadiens”, selon le reportage sur les *Journées mondiales de la jeunesse* de Toronto (Caroline PIGOZZI, “J.M.J. : Il était une foi à Toronto”, in *Paris Match*, 8 août 2002, p.24-31, voir p.25). Le thème du “grand-père” est donc récurrent -ce qui relativise, en fin de compte, la spontanéité de ces manifestations.

<sup>41</sup> Vivian BENEKOU, “«Un grand rêve de notre vie s’est accompli». Les enfants qui ont versé des larmes pour le pape parlent”, in *Ethnos tis Kyriakis*, 6 mai 2001, p.32. Dans l’émotion que la rencontre entre le pape et les enfants provoque, nous pouvons distinguer l’imitation du modèle christique et de l’exclamation biblique : “Laissez venir à moi les petits enfants”.

<sup>42</sup> Nikos GARANTZIOTIS, “Nous, à Tinos, nous avons appris à vivre côte à côte”, in *Ethnos*, vendredi 4 mai 2001, p.4-5.

<sup>43</sup> Il s’agit apparemment d’une méfiance de longue date. Selon François THUAL (*Le douaire de Byzance. Territoires et identités de l’Orthodoxie*, Paris, Ellipses, 1998, p.78), “certains auteurs russes de l’époque iront d’ailleurs jusqu’à considérer que la chute de Byzance est une punition du ciel parce que l’Empereur byzantin avait signé l’union avec Rome pour contenir la poussée turque”. Olivier CLÉMENT (*Dialogues avec le patriarche Athénagoras*, Paris, Fayard, 1976, p.328) donne une interprétation inverse de la chute de Byzance, venue du monde catholique cette fois : “les missionnaires catholiques déclarant aux orthodoxes de Grèce et des Balkans que l’invasion turque était la preuve divine de leur hérésie”.

---

<sup>44</sup> Nikos GARANTZIOTIS, “Des réactions sur les déclarations du maire”, in *Ethnos*, vendredi 4 mai 2001, p.5. Cette demande a une base historique, dans la mesure où les métropoles des “nouveaux Départements” (c’est-à-dire Épire, Macédoine, Thrace et îles de la mer Égée qui ont été libérées entre 1912 et 1918) appartiennent canoniquement au patriarcat de Constantinople, mais ont été concédées par lui à l’Église de Grèce.

<sup>45</sup> Publié dans le journal *To Vima*, dimanche 6 mai 2001, p.A6.

<sup>46</sup> Dans le journal *O typos tis Kyriakis*, numéro spécial hebdomadaire *Orthodoxia kai Ellinismos*, dimanche 13 mai 2001, p.4.